



Weekend

livres

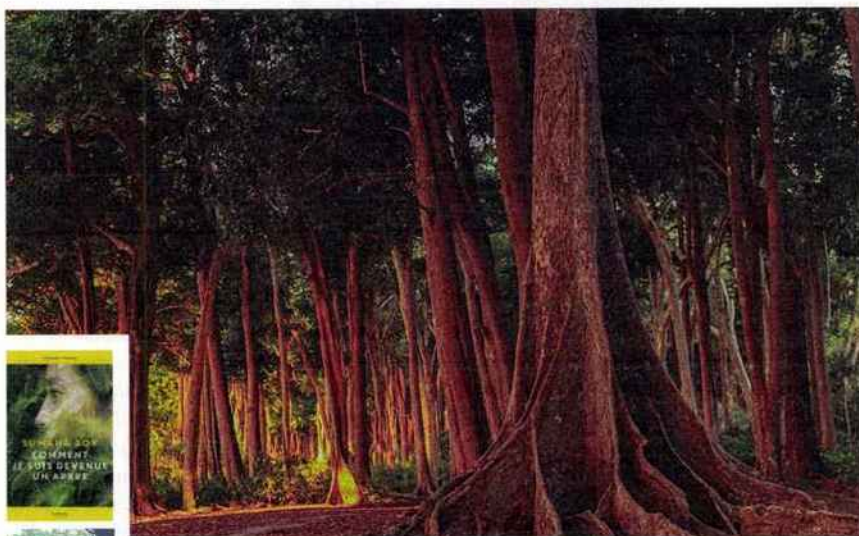
Balade écologique à l'indienne

Les auteurs indiens nous offrent un autre regard sur la nature, celle puissante et habitée de leur continent. Menacée aussi. De quoi enrichir notre réflexion en ces temps troublés.

Ce n'est pas parce que le Salon du livre a été annulé et les auteurs indiens priés de rester chez eux qu'il faut se priver de les lire... Car la culture indienne est riche d'un animisme que nous avons perdu. Sumana Roy, lasse de l'invasion de son environnement par les promoteurs de gratte-ciel, décide de changer de vie : elle va prendre le temps, non pas de se réfugier parmi les arbres, mais de « devenir » un arbre. Et c'est à ce voyage initiatique fabuleux, à ce changement fondamental, apprentissage de la solitude et de l'immobilité, de la résistance à la douleur, que l'écrivaine nous invite. Elle appelle à la rescousse Tagore, D.H. Lawrence et même le Bouddha : « Une personne gentille et bienveillante est comme le banian qui accueille les voyageurs au sein de son ombre apaisante. » La quête sera difficile, mais la narratrice persévère. Et elle parvient à se rapprocher d'un « a-shoka », un arbre dénué de tristesse. Pour preuve : un soir, un oiseau vient s'asseoir sur son épaule...

UN COMMENCEMENT DU MONDE

Dans *Dérive des âmes et des continents*, de Shubhangi Swarup, on embarque pour les îles Andaman, dans le nord-est de l'océan Indien. Girija Prasad, doctorant en science de la nature, se voit confier la tâche d'y créer le Service national des forêts. Il s'installe dans ce paradis terrestre avec sa jeune épouse. Elle parle aux fantômes, aux arbres et aux animaux. Il consacre son temps à l'étude de la géologie, de la flore et de la faune. Ils vivent dans une sorte de commencement du monde : « *Le silence sur une île tropicale est le bruit incessant de l'eau.* » Les phénomènes naturels passionnent Girija et il se pourrait que l'univers merveilleux du couple se change en enfer... La fable fascinante invite à être attentifs à cette terre qui nous parle, qui nous est prêtée, et se révoltera si nous la maltraitons. Lyrique et âpre à la fois, le roman *De la forêt* ne dit pas autre chose. Écrit en 1937 par l'une des figures de la littérature bengalie,



« COMME LE BANIAN qui accueille le voyageur au sein de son ombre apaisante. »



À LIRE

Comment je suis devenue un arbre, de Sumana Roy, Hoëbeke, 22 €.

Dérive des âmes et des continents, de Shubhangi Swarup, Métailié, 22 €.

De la forêt, de Bibhuti Boushan Banerji, Zulma, 22 €.

Mon cœur séditieux, d'Arundhati Roy, Gallimard, 38 €.

Bibhuti Boushan Banerji (1894-1950), c'est un récit visionnaire, roman écologique avant l'heure. Son narrateur, jeune diplômé sans le sou, quitte Calcutta pour aller travailler au pied de l'Himalaya comme administrateur d'un grand domaine forestier. D'abord déconcerté par le dénuement et la solitude, il tombe amoureux des arbres, des lumières et des couleurs toujours renouvelées. Il adopte bientôt le mode de vie frugal des autochtones, en symbiose avec la nature.

Lui, qui est chargé de gérer la déforestation pour permettre la culture des terres, se montre très vite conscient des dégâts irréversibles qu'elle produit.

FLEUVE MASSACRÉ

L'écrivaine Arundhati Roy, l'auteure adulée du *Dieu des petits riens*, s'est longtemps battue aux côtés des défenseurs de l'écologie dans la vallée de la Narmada, où des milliers de barrages ont été construits. Écrit en 1999, son texte « Pour le bien commun » reste une implacable démonstration de l'absurdité de ces travaux pharaoniques qui ont détruit pour terres et hommes. Dans sa préface à l'ouvrage qui regroupe ses essais, elle confirme que ses adversaires les plus acharnés sont aujourd'hui forcés d'admettre l'échec : salinisation et épuisement des sols, déplacement de plus de 50 millions de personnes paupérisées pour un bien maigre résultat en termes d'irrigation. « *À présent, le barrage chevauche le fleuve qu'il a massacré, telle une bête sauvage étendue en travers de sa proie mortelle, incapable de la manger. Un monument à la folie humaine.* »... »

MARIE CHAUDEY ET YVES VIOLLIER



ROMANCIÈRE

AUDUR AVA ÓLAFSDÓTTIR, LA FANTAISIE ISLANDAISE

L'écrivaine à la foi catholique cultive son originalité sur une île très protestante et fait de personnages décalés à l'esprit libre les héros de ses fictions.



75 CHRÉTIENS EXTRAORDINAIRES

Sur son île de 350 000 habitants, l'Islandaise Audur Ava Ólafsdóttir est à l'égale de Björk : une star. Son dernier récit s'est vendu à 10 000 exemplaires – l'équivalent chez nous d'un best-seller qui atteindrait les 2 millions... L'écrivaine était il y a quelques semaines à Paris pour recevoir le prix Médicis étranger couronnant ce sixième roman, *Miss Islande*, un bijou de délicatesse et d'originalité comme à l'habitude. On avait découvert la pétillante auteure en 2010 avec *Rosa Candida*, déjà un voyage initiatique, tout à la fois léger et profond, plein de fantaisie et de gravité, ainsi qu'elle aime à les raconter.

Cette fois, c'est celui d'une jeune femme des années 1960 partie de son coin perdu pour gagner la capitale, Reykjavik, où, talentueuse écrivaine, elle va essayer de trouver sa place dans une ville encore très isolée du monde, qui considère qu'elle ne saurait prétendre à un métier d'homme.

DES PERSONNAGES AUX TALENTS CACHÉS

Dans un français parfait et agrémenté d'un paisible accent roulant les « r » – Audur Ava Ólafsdóttir a fait ses études d'histoire de l'art à la Sorbonne à la fin des années 1970 –, la romancière confie qu'elle a mis dans cette histoire « *l'âme* » de sa grand-mère. Son aïeule était en effet une « *poétesse orale* » dont les rêves d'écriture sont restés lettre morte. Audur Ava Ólafsdóttir, qui a débuté tardivement (vers 40 ans) sa carrière littéraire, elle qui a longtemps enseigné à l'université, a choisi pour héros de ses fictions des personnages décalés, des talents cachés, des gens aux ailes coupées, des oubliés, des solitaires, des fantasistes, bref des esprits libres. La romancière cultive son originalité de longue date, catholique dans une île très protestante – plus de 90 % des Islandais sont luthériens. Sa « conversion » a été précoce : elle raconte comment dès l'âge de 5 ans, elle s'est retrouvée en fascination absolue devant un livre sur la vie de François d'Assise illustré par Giotto. Les saints sont devenus ses proches et fidèles amis. L'amour de la beauté et la recherche du sens ne l'ont plus quittée – elle serait plus tard historienne de l'art.

En quatrième position dans une fratrie de cinq, Audur se considérait comme « *l'enfant invisible* », celle qui faisait ce qu'elle voulait, exemptée des tâches à accomplir par les grands et loin de l'attention portée au cadet. « *Très jeune, j'ai eu une exigence de liberté, le désir de penser le monde autrement, un besoin d'être délicieusement marginale.* » Dans sa famille luthérienne, on n'était pas très religieux. La jeune fille a demandé le baptême catholique à l'âge adulte et n'a cessé d'être habitée par la présence d'un Dieu avec lequel elle est en conversation quotidienne et intime. « *Mais je dois vous avouer que je ne suis pas ce que certains appellent "une bonne catholique" : je suis divorcée, je n'ai aucune affection pour l'institution, bien trop patriarcale à mon goût. Et plus je vieilliss, plus je doute de moi-même, et de*

tout ce que je crois savoir... » Il faut croire pourtant que le catholicisme est une force spirituelle qui infuse la fiction islandaise, puisque l'unique prix Nobel de littérature de l'île, Halldór Laxness, honoré par l'Académie suédoise en 1955, était lui aussi catholique. Les romans de son héritière sont marqués par l'importance de l'individu – qui a quelque chose à dire, à bricoler, à réparer – et l'espoir, toujours, « *né du désespoir et de la souffrance* », précise Audur Ava Ólafsdóttir. « *Mes personnages ont une certaine candeur, qui n'est pas de la naïveté. Chacun compte, chacun a les capacités de faire sa part pour changer le monde. Cela fait partie de l'humanisme islandais, mais c'est aussi le travail de l'écrivain que d'organiser le chaos pour lui donner sens et beauté. Mes romans sont des voyages où chacun*

Ses romans sont marqués par l'importance de l'individu – qui a quelque chose à dire, à réparer... – et l'espoir, toujours.

apprend beaucoup sur lui-même. »

L'unique issue offerte par les années 1960 à son héroïne pour s'évader à l'étranger est de devenir Miss Islande... L'écrivaine en herbe préférera rejoindre à Copenhague son meilleur ami, un jeune homme homosexuel, tout aussi original qu'elle, tout autant jugé et ostracisé, qui a pris une longueur d'avance en quittant Reykjavik. « *Ce qui m'intéresse avant tout, c'est de donner une voix à ceux qui n'en ont pas.* » Ses deux personnages ont un lien amical indestructible qui les sauvera, en leur permettant d'exprimer chacun leur créativité et leur bonté : « *Avoir quelqu'un qui croit en vous, rien n'est plus fort!* » Regarder le monde autrement en cultivant toujours l'espoir, c'est aussi le penser à partir d'une langue maternelle marginale et menacée, puisque personne ne la comprend à l'étranger. Au fil de la conversation, l'écrivaine glisse quelques mots dans la langue héritée des antiques runes, mais qui sait se couler dans la modernité. Le sentiment de sourde menace est d'autant plus présent que l'Islande est aux premières loges du changement climatique : les glaciers, qui fournissent la planète entière en eau fraîche, fondent et reculent sous les yeux d'une population impuissante à endiguer l'érosion.

UN NOËL RESPECTUEUX DE LA PLANÈTE

Si Audur Ava Ólafsdóttir se réjouit de fêter bientôt Noël en famille, cette fête de la lumière si importante dans les pays nordiques, où l'on célèbre à la fois la venue du Christ et les jours qui recommencent à grandir de deux précieuses petites minutes quotidiennes, la romancière prévoit de s'adapter cette année aux souhaits de ses deux grandes filles : en remplaçant le traditionnel agneau fumé par un menu végétarien – chou rouge, pommes de terre caramélisées et fraises poussées l'été sur son balcon... La romancière est heureuse que la jeune génération joue les vigies, tout en perpétuant avec bonheur cette tradition purement islandaise du *jolabokaflod*, « le flot de livres » que l'on s'offre à l'issue du réveillon. Que la lumière soit ! MARIE CHAUDEY



À LIRE 

Miss Islande,
d'Audur Ava Ólafsdóttir,
éditions Zulma.



MAKENZY ORCEL **Maitre-Minuit**



 **ROMAN**

Poto, le nouveau héros inoubliable de l'auteur haïtien, se retrouve en enfer, menotté sur le lit d'un hôpital « dépotoir ». Quelles folies l'ont conduit jusque-là ? Se déplie alors sous nos yeux la vie de celui qui fut d'abord un enfant kidnappé par une femme à laquelle il servait d'appât pour mendier. Poto l'aime comme une mère, cette Marie Élitha Démosthène Laguerre, qui erre dans les nuits de Port-au-Prince, shootée à la colle. Devenu « toutiste » (« garçon à tout faire »), Poto se construira seul, grâce à son talent de dessinateur et à son imagination. Tel le Maître-Minuit de la mythologie vaudoue, le géant qui traverse la ville d'un seul pas, il est cet « *homme qui reste debout, avance toujours, quoi qu'il arrive* ». Dans une langue charnue, inventive et volcanique, Makenzy Orcel parcourt, lui, un demi-siècle haïtien : du règne de Duvalier – « roi Papa-à-vie » – à celui d'Aristide, comme un cauchemar éveillé que la poésie transcende.  M.C.

Zulma, 20 €



CULTURE livres

Le chant d'un homme libre

Dans *le Livre d'Amray*, Yahia Belaskri narre le parcours de ruptures et d'exils d'un héros qui lui ressemble.

roman

Comme ceux des antiques prophètes et des sages, ce livre est mi-fable, mi-leçon de vie. Le nom du pays qui impulse le récit n'est jamais prononcé – contrée universelle déchirée par des vagues de violence. Mais le lecteur reconnaîtra beaucoup de l'Algérie, où est né Yahia Belaskri – à Oran, en 1952 – et dont il s'est exilé depuis plusieurs décennies pour vivre à Paris. Amray, le héros ardent et tragique, a plus d'un trait commun avec l'auteur. Mais il est aussi le poète éternel, le voyant et l'incompris, l'homme debout venu du fond des temps, celui qui aime comme personne et souffre depuis toujours des brutalités du monde.

L'histoire commence pour Amray auprès d'un père trop vieux, abîmé par les guerres menées aux côtés de la puissance coloniale et qui ne récolte en échange que le mépris. La mère, mariée trop jeune, met au monde un enfant chaque année – elle qui « *a subi son mari comme elle a subi la vie* ». Amray est le fils préféré, celui dont elle caresse tendrement les cheveux. Il y a dans le livre toutes les éducations traditionnelles, les femmes soumises et résignées, les hommes qui frappent. Il y a toute la vie des quartiers populaires, celle des pénuries et des bouts de ficelle, mais aussi celle du mélange des communautés, celle de l'école qui sauve de l'ignorance servile – le livre surgit, et avec lui, la langue maîtrisée : une brèche dans le paysage, la possibilité de l'ailleurs et de la liberté. La beauté poétique du style de Yahia Belaskri donne au roman toute sa puissance.

Comme l'indépendance du pays ne tient aucune de ses promesses d'émancipation et de partage, mais finit par déboucher sur une dictature obscurantiste et kafkaïenne où tous les crimes peuvent se commettre au nom sacré de « l'Unique », Amray tente d'échapper à Dieu et aux hommes du présent. La connaissance du passé lui permet



FRANCESCO GATTIONI/LEVEAUX



À LIRE

Le Livre d'Amray,
de Yahia Belaskri,
Zulma, 16,50 €.

de reprendre pied chez ceux qui ont donné de solides racines au pays, les saints, les affranchis : Augustin, Abd el-Kader. Des incursions à Hippone ou sur de hauts plateaux pleins de vent rythment le texte comme une nécessaire respiration. Au milieu du déchaînement des violences, Amray garde la tête libre. Il en paiera le prix, dans l'exil et les sanglots de la folie. Mais on sait avec le poète que « *les plus désespérés sont les chants les plus beaux* ». »

MARIE CHAUDEY



CULTURE livres

Et soudain son pays, le Soudan, se soulève

En exil, le romancier Abdelaziz Baraka Sakin raconte l'absurde chaos des guerres dans son dernier ouvrage. Avec un humour salvateur.

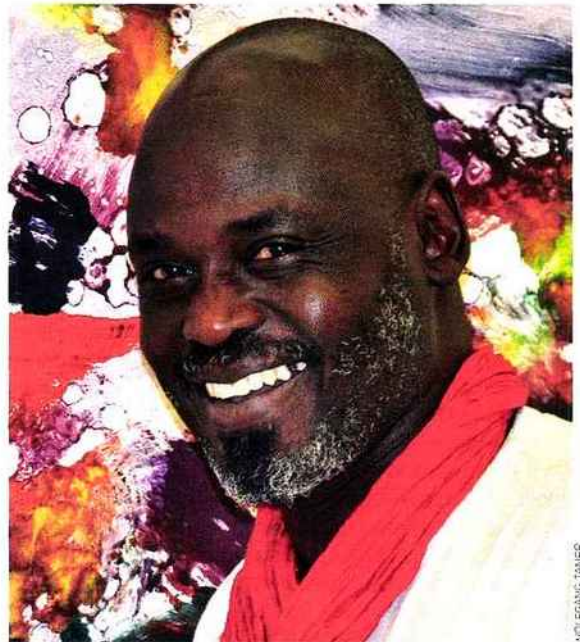
roman

Qui s'intéresse encore aux guerres civiles qui déchirent le Soudan depuis des lustres ? Trop compliqué, trop lointain... Et pourtant des milliers de Soudanais arrivent aujourd'hui en France, échouant à Calais et ailleurs. Pour comprendre un peu de leur histoire, il faut lire le roman d'Abdelaziz Baraka Sakin, *le Messie du Darfour*, fable épique et haute en couleur d'une jeune guerrière qui cherche à se venger des terribles milices Janjawid. Avec l'humour absurde, la fantaisie et la poésie pour seules armes, le romancier soudanais prend le contre-pied des clichés sur la guerre affaire d'hommes : son héroïne est une jeune femme intrépide, et le seul horizon pacifique au cœur du chaos se dessine sur les pas d'un prophète original, mi-Jésus mi-Bouddha – « une métaphore de la démocratie » que l'écrivain appelle de ses vœux, dans un pays déchiré par plus d'un demi-siècle de massacres et empoisonné par les manœuvres des Frères musulmans.



À LIRE

Le Messie du Darfour,
Abdelaziz Baraka Sakin,
Zulma, 18 €.



WOLFFRANG TAJEUF

« POLITIQUES » ET « IMPORTÉS »

« Tous mes romans traitent de la guerre, explique le romancier. *J'ai besoin d'exorciser ma peur, comme tous les humains qui se sont retrouvés pris à ce piège. Le gouvernement de Khartoum veut faire croire à un combat identitaire entre Arabes et non-Arabes. Au Soudan aujourd'hui, tout le monde s'affiche en descendant du prophète Mahomet ! J'appelle cela des "Arabes politiques", lesquels sont manipulés pour faire changer la démographie de certaines zones riches en minerais. Avec l'aide des "Arabes importés", les fameux mercenaires Janjawid qui sèment la terreur.* » En visite à Paris, Abdelaziz Baraka Sakin a l'accent tranchant de ceux qui n'ont plus rien à perdre.

Né en 1963, il a grandi dans l'est du Soudan, au sein d'un pays gangrené par une première guerre civile. Il est l'héritier d'une tribu nomade venue du Tchad, qui combattit avec succès le colonisateur français ; son grand-père se sédentarisa après

avoir effectué le traditionnel pèlerinage à La Mecque. Mais Abdelaziz, lui, avoue sa rupture avec la religion de ses ancêtres : « *J'ai cessé d'être musulman à 23 ans, écœuré par la violence que le Coran inspire. J'ai beaucoup lu les textes sacrés, étudié le christianisme et le bouddhisme, pour en retenir la morale pacifiste.* » Celui qui se considère comme un fervent humaniste a prénommé son fils cadet Gandhi.

GLAIVE ET BOUCLIER

La littérature est devenue à la fois son bouclier et son glaive. Fasciné très jeune à la lecture du géant américain Edgar Allan Poe, il a été un auteur précoce, est passé par de nombreux petits métiers pour survivre tout en écrivant. Sa liberté de ton en a fait une victime de la censure, dans un Soudan étouffé par la morale islamiste. Abdelaziz Baraka Sakin s'est retrouvé plusieurs fois emprisonné et molesté, ses livres ont été saisis et brûlés. Il a tout supporté

jusqu'au jour où on lui a fait signer sous la contrainte un engagement à ne plus écrire une seule ligne. Il s'est alors résigné à l'exil.

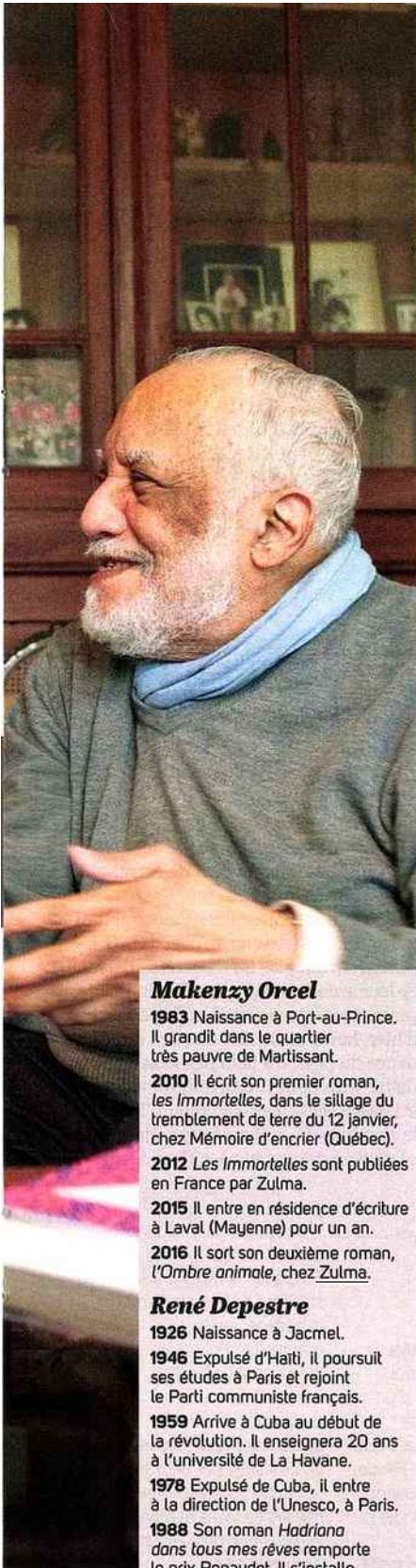
Réfugié depuis 2013 en Autriche, le romancier n'a pas de mots assez durs pour qualifier l'homme fort de Khartoum, Omar el-Bechir, celui « *qui a confisqué la démocratie* », un « *voleur et corrompu* », un « *dictateur sanguinaire et criminel de guerre* » – accusé, il est vrai, de crime contre l'humanité et de génocide au Darfour par la Cour pénale internationale. Mais Sakin ne ménage pas non plus les Nations unies, incapables de protéger les populations (250000 morts), sans parler de l'Union européenne, dont les subsides pour stopper l'immigration, affirme-t-il, sont utilisés à importer des armes qui vont aux milices Janjawid... Triste paysage, et constat douloureux pour l'écrivain qui déplore trois ou quatre générations perdues. « *L'Afrique est ma terre* », dit celui qui espère retourner y vivre. En Tanzanie, peut-être. **MARIE CHAUDEY**



Culture

Réunis par *La Vie*, Makenzy Orcel, le jeune romancier qui monte, et René Depestre, la légende vivante de la littérature haïtienne, dialoguent en toute complicité.

HAÏTI, LA PASSION D'UNE ÎLE



MAKENZY ORCEL ET RENÉ DEPESTRE,
deux générations qui prouvent l'éternelle
vitalité de la littérature haïtienne.

livres

À bientôt 90 ans, René Depestre garde une incroyable vivacité d'esprit, une bonne humeur contagieuse et le pouvoir intact de tenir une audience suspendue à ses lèvres. Avec le jeune romancier Makenzy Orcel, admiratif, nous sommes venus le retrouver à Lézignan-Corbières, près de Narbonne, dans la maison d'artiste au péristyle enlacé de vigne vierge où il a posé ses bagages il y a 30 ans. Il n'en bouge plus, pas même pour répondre à une invitation à dîner à l'Élysée en compagnie d'une vieille connaissance, Raúl Castro. Il est pourtant loin d'être un reclus, mais ceux qui l'aiment prennent le train, pour le retrouver, lui, le poète et légende vivante du XX^e siècle. Écrivain engagé, longtemps activiste communiste, Depestre a été de toutes les révolutions, de part et d'autre du rideau de fer. Expulsé d'Haïti après l'insurrection de 1946, étudiant à la Sorbonne et militant de la décolonisation, il fut interdit de territoire français pour 25 ans... Passé à Prague, dont il sera chassé en 1952, il débarquait alors une première fois à Cuba, d'où il fut chassé par le dictateur Batista. En Amérique du Sud, il devint ensuite le secrétaire de Pablo Neruda, puis de Jorge Amado, avant de retourner en Haïti, où il refusera la collaboration avec Duvalier. Appelé par Che Guevara à Cuba, il y demeurera 20 ans, enseignant à l'université de La Havane, avant d'en être à nouveau expulsé à cause de ses critiques du régime castriste. Il rejoindra alors l'Unesco, à Paris, puis se retirera finalement dans l'Aude avec son épouse cubaine.

Son dernier roman, *Popa Singer*, est tiré d'un manuscrit refusé par Gallimard il y a 15 ans – vive blessure –, qu'il a remanié, s'offrant un nouvel élan. Il dit toute son admiration pour la jeune génération d'auteurs haïtiens à laquelle appartient

Makenzy Orcel, la trentaine auréolée de dreadlocks, auteur d'un premier roman très remarqué sur les jeunes prostituées de Port-au-Prince – *les Immortelles* – et de retour avec une saga familiale grinçante et baroque : *l'Ombre animale*. La complicité entre les deux écrivains a été immédiate.

LA VIE. Pourquoi un nouveau roman ?

RENÉ DEPESTRE. *Popa Singer* a une grande importance affective pour moi, car j'avais une dette envers ma mère. Nous étions cinq enfants, orphelins de père – pharmacien à Jacmel, il est mort quand j'avais 8 ans. Nous ne possédions qu'une machine à coudre. Nous avons eu une enfance très dure, portée par ma mère, pour laquelle nous éprouvions une admiration sans borne. Elle nous faisait beaucoup lire et travailler en vue du baccalauréat. Tout le monde a réussi – ma sœur Luce est la mère de Michaëlle Jean, l'actuelle secrétaire générale de la francophonie, qui fut gouverneure du Canada. Tout cela grâce à la machine à coudre, laquelle était devenue un mythe dans notre vie. Car il y a un côté extravagant à cette histoire : mulâtresse à la peau claire, ma mère faisait partie de l'élite de Jacmel. Pourtant, dès notre prime enfance, elle a tenu à nous initier au vaudou, chaque année à la campagne. On recevait un bain rituel à 2 heures du matin, suivi d'un massage avec des feuilles d'orange : j'ai connu le vaudou de l'intérieur. Mais l'incroyable, c'est que ma mère, elle-même initiée, recevait un loa blanc – un esprit blanc !

MAKENZY ORCEL. Voilà une caractéristique du vaudou : cette tolérance...

R.D. Surtout que le loa blanc de ma mère était le grand poète autrichien Hugo von Hofmannstahl ! Pourquoi lui ? Parce que le négociant qui a vendu en 1928 la machine à coudre Singer ayant permis de nous élever tous était un Allemand. Et à Jacmel, il avait ouvert son magasin sur le front de mer à l'enseigne Hugo von Hofmannstahl ! Le jour où il a été question pour ma mère d'avoir un loa, elle a identifié la Singer et le poète. Dans notre maison de famille se déroulaient donc des dialogues avec le grand homme.

Makenzy, votre roman est aussi dédié à votre mère...

M.O. Mes livres sont des cadeaux que je fais à ma mère. Non seulement j'écris avec sa voix dans ma tête, mais j'écris pour elle. Comme dans la famille de René, elle a tout

Makenzy Orcel

1983 Naissance à Port-au-Prince. Il grandit dans le quartier très pauvre de Martissant.

2010 Il écrit son premier roman, *les Immortelles*, dans le sillage du tremblement de terre du 12 janvier, chez Mémoire d'encrier (Québec).

2012 *Les Immortelles* sont publiées en France par Zulma.

2015 Il entre en résidence d'écriture à Laval (Mayenne) pour un an.

2016 Il sort son deuxième roman, *l'Ombre animale*, chez Zulma.

René Depestre

1926 Naissance à Jacmel.

1946 Expulsé d'Haïti, il poursuit ses études à Paris et rejoint le Parti communiste français.

1959 Arrive à Cuba au début de la révolution. Il enseignera 20 ans à l'université de La Havane.

1978 Expulsé de Cuba, il entre à la direction de l'Unesco, à Paris.

1988 Son roman *Hadrana dans tous mes rêves* remporte le prix Renaudot. Il s'installe dans le sud de la France.

2016 Son roman *Popa Singer* sort chez Zulma.



donné pour ses enfants. J'ai grandi dans le quartier pauvre de Martissant, dans le sud de Port-au-Prince. J'avais 5 ans lorsque mon père est parti refaire sa vie. Et ma mère s'est sacrifiée pour faire bouillir la marmite. En Haïti, ce sont les mères qui tiennent ce qui reste de la société. Par ailleurs, ma mère m'a abreuvé d'histoires. Elle ne savait pas lire, mais quand elle se mettait à raconter, c'était Balzac ! Dans la première partie de *L'Ombre animale*, j'ai repris avec mes propres mots les histoires de ma mère, paysanne de La Vallée-de-Jacmel.

Pourquoi les femmes tiennent-elles vos récits de bout en bout ?

M.O. Les femmes sont le *potomitan* de la société haïtienne (*le potomitan est le pilier central du temple vaudou, Ndlr*). Elles dégagent une simplicité et une humanité qui me touchent. J'aime leur donner une voix : c'était déjà le cas dans mon premier roman avec les prostituées de la Grand Rue à Port-au-Prince. Cette fois, ma narratrice est encore une insoumise, une femme audacieuse auquel son état de cadavre donne paradoxalement une grande liberté de parole. Chez toi, René, les femmes mettent de la lumière dans les récits, d'*Al-léluia pour une femme-jardin* à *Hadriana dans tous mes rêves*, il y a cet érotisme solaire qui est très puissant.

R.D. Une femme particulière en est à l'origine. À l'adolescence, j'étais un garçon plutôt porté sur la religion, le vaudou et la foi catholique tout ensemble. J'ai été élevé par les frères bretons de l'instruction chrétienne, je voulais devenir prêtre. Et un curé suisse a offert de me donner des cours de latin dans la montagne durant les vacances.

Quand je suis arrivé à la chapelle, quelle n'a pas été ma surprise de voir qu'il avait une gouvernante d'une beauté extrême, nommée Rosenna ! Le père m'a interdit de descendre avec elle à la corvée d'eau. Ce que j'ai pourtant fait un jour. Et tout naturellement, nous avons batifolé dans la rivière... Au retour, le prêtre a mis Rosenna à la porte. J'ai pris fait et cause pour elle, je suis devenu quelqu'un d'autre. Ma foi est partie dans le courant de la rivière. Je ne pouvais comprendre que la malédiction soit jetée sur le corps des femmes. Après l'extraordinaire expérience érotique avec Rosenna, j'ai nourri une conception solaire de l'amour, des femmes, de la langue poétique, bref de la vie

Dans votre livre, Makenzy, les femmes sont aussi violentées, martyrisées...

M.O. C'est la triste réalité sociale en Haïti. De jeunes hommes subissent également ce sort. Mais il est moins difficile pour eux de s'en sortir, de s'extraire de leur lieu de misère, de partir travailler ailleurs. Les femmes sont retenues par la famille et les enfants. Dans mon roman, la femme violée, battue, maltraitée, achetée est aussi la métaphore d'un pays qui sombre.

Comment jugez-vous la situation d'Haïti, qui a un président provisoire et attend un second tour électoral sans cesse reporté ?

R.D. Le drame, c'est que la société civile haïtienne s'est effondrée. Avec le tremblement de terre de 2010, il y a aussi eu un tremblement de l'histoire. Il ne s'agissait pas seulement de l'écroulement du palais national, mais de celui de la psychologie même des Haïtiens. Parce que la société



civile est inexistante, on voit la difficulté à trouver un successeur au président Martelly, lui-même un homme de carnaval...

M.O. Toute la place a été laissée aux institutions internationales et aux humanitaires. Haïti est devenu un pays d'ONG. Les Haïtiens n'ont plus les moyens de décider de leur avenir dans un pays dominé par les puissances internationales. Ça ne date pas d'hier, hélas. Au lendemain de l'indépendance du pays, il a fallu dès 1824 payer la dette. On a connu l'occupation américaine, et l'ingérence se poursuit aujourd'hui. Dans le chapitre « La nuit des loups », je montre ce nouveau visage du néocolonialisme.

Sélection haïtienne

DANY LAFERRIÈRE Mythologies américaines



ANTHOLOGIE

Ce volume regroupe les deux grands romans qui ont fait la célébrité

de l'auteur haïtien élu en 2013 à l'Académie française :

Comment faire l'amour avec

un nègre sans se fatiguer (publié en 1985) et *Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ?* (1993).

Des titres qui proclament à eux seuls l'insolente liberté du romancier qui ne s'est jamais laissé enfermer dans aucune case, ni épinglé derrière aucune bannière. ♡

Grasset, 22 €.

LYONEL TROUILLOT Kannjawou



ROMAN

Le Kannjawou est le nom d'un café, lieu de rendez-vous couru de Port-au-Prince, où se retrouvent

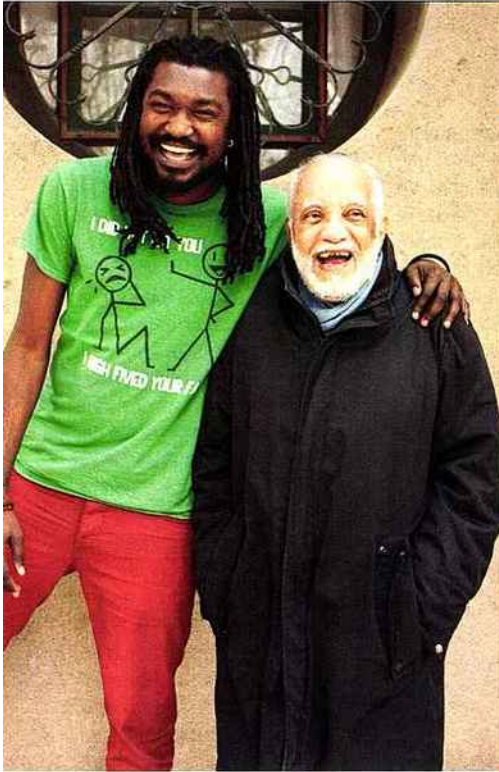
les humanitaires, dont le rôle est considéré par l'auteur comme plus néfaste que positif.

En créole, le mot *kannjawou* signifie à l'origine la fête, le partage, ce dont est cruellement privée la jeunesse haïtienne, dont ici les cinq héros du quartier de la rue de l'Enterrement, sauvés du désespoir par deux figures, le « petit professeur » avec ses milliers de livres et Man Jeanne, la gardienne des valeurs. ♡

Actes Sud, 18 €.



CULTURE livres



Popa Singer

de René Depestre

👉👉 Ce roman flamboyant et furieux, à l'inspiration directement autobiographique, raconte un fils et sa mère aux prises avec un « führer noir », un Ubu roi de la Caraïbe, dans lequel on reconnaîtra bien entendu Duvalier père. Papa Doc fut un ami d'enfance de Depestre, qui, de retour en Haïti en 1958, tint tête pendant un an aux demandes de collaboration du dictateur, flanqué de ses sinistres Tontonsmacoutes. Zulma, 16,50 €.



La Vie aime : 🍷 pas du tout. 🍷 si vous y tenez. 🍷 un peu. 🍷 beaucoup. 🍷 passionnément.

recueil. Je suis sûr qu'il existe un endroit où la poésie rencontre le roman. C'est ce point de ralliement que j'essaie de trouver. J'ai construit *l'Ombre animale* pour faire entendre la voix de ce personnage de femme comme un chant, un long souffle, une autoroute de parole.

R.D. J'ai d'abord voulu être écrivain avant d'être poète. Parce que j'avais vécu dans une ambiance « d'audience » haïtienne, le soir sur les galeries des maisons, avec les contes de Bouki et de Ti Malice, les personnages mythiques du folklore haïtien. J'étais préparé pour une narration orale. Mais j'ai fait ensuite la découverte du surréalisme, de Breton, de Césaire, une génération qui a engagé une remise en question de la langue française, à laquelle j'ai participé en poésie. Je pensais qu'il fallait avoir une expérience de la vie pour écrire des romans. Alors j'ai vécu intensément et j'ai fini par en écrire...

Quelle est votre patrie ? La langue ?

R.D. Je suis sorti d'Haïti tout en lui restant fidèle. Je suis devenu un Chilien de plus, un Brésilien de plus, un Cubain de plus et aujourd'hui je suis franco-haïtien. Je défends une identité rhizomique : je m'ajoute des nationalités, de la culture et des langues. Il y a en moi une créolité sous-jacente.

M.O. Je suis ici et ailleurs, l'essentiel est d'être solidaire. La langue est simplement le matériau que nous utilisons. Mais je dirais que notre patrie est l'imaginaire créole, la danse, la fête, le vaudou, le carnaval : son métissage et son extraordinaire énergie. 🍷

TEXTE MARIE CHAUDEY

PHOTOS ALEXANDRA FRANKIEWITZ/TRANSIT

POUR LA VIE

R.D. Nous appartenons à deux générations très différentes. C'est l'éloignement de la politique militante qui caractérise la vôtre. Alors que la mienne était très politique. Il est resté longtemps en Haïti une petite société civile qui résistait, notamment à travers les intellectuels, mais elle a disparu, déjà sous Duvalier... De toute façon, ma génération a échoué, puisque nous sommes partis dans la direction communiste, qui n'a pas marché du tout. Je me dis aujourd'hui que nous avons raté le train de l'État-nation. Mais nous sommes une nation culturelle, forte de beaucoup d'écrivains et d'artistes. Nous avons pris une voie

originale. Alors je vais concentrer toute l'énergie qu'il me reste sur mes romans.

M.O. De mon côté, je ne crois pas qu'on peut changer le monde. Même pas révolutionner la littérature d'ailleurs, mais inventer une langue, oui. Céline disait que l'homme, c'est le style. Et le style, c'est l'originalité de la langue. Il faut la bousculer, lui faire dire ce qu'elle ne dit pas d'habitude. À mon échelle, je travaille d'abord à forger une langue neuve. Ma narration est éclatée, portée par le choix des mots qui guident l'histoire. Moi, j'ai commencé par écrire de la poésie en 2007, avec *la Douleur de l'attente*, et j'en suis au cinquième

Anthologie bilingue de la poésie créole



🍷🍷🍷 POÉSIE

Ce recueil laisse découvrir toute la vitalité de la poésie haïtienne créole, et des voix nouvelles qui

résonnent aux côtés de Frankétienne, René Philoctète ou James Noël. Ainsi le poème

de Lovely Fifi :
LanmouLank.
Lank plim/Pa konn li/
Pa konn/Konbyen koukouj/
Ki voltije nan menw/
Pou bay rev koulé.
Amour et encre. L'encre des plumes/ ne sait pas lire/ Elle ignore/Combien de lucioles/ Doivent voler dans tes mains/ Pour donner des couleurs aux rêves. 🍷

Actes Sud, 22 €.

VALÉRIE MARIN LA MESLÉE Chérir Port-au-Prince



🍷🍷🍷 RÉCIT

Port-au-Prince à travers ses artistes et sa création tous azimuts. Vagabondage

érudit et rencontres sur le tas. Foisonnant. 🍷

Philippe Rey, 19€.

IntranQu'illités N° 3



🍷🍷 REVUE

La revue animée par le jeune poète James Noël et la plasticienne Pascale Monnin

réunit 200 contributeurs autour de la figure de Christophe Colomb. Un travail original et passionnant. 🍷

N° 3, en librairies, 30€.